

solution de survie pour un nombre d'hommes et de femmes qu'il est difficile d'établir précisément, malgré l'étude des recensements de population, des passeports pour l'intérieur, des procès-verbaux de gendarmerie et de la presse locale notamment. Les migrations temporaires prennent des formes diverses pour améliorer le quotidien : engagement du prolétariat rural dans l'armée à travers la pratique du remplacement, placement de domestiques, départ pour les îles anglo-normandes, pour les fermes du Bassin parisien ou pour de grands travaux publics, départ pour les villes des « nourrices sur lieu ». Les plus démunis migrent définitivement, d'abord vers le pays nantais, où ils trouvent des conditions de vie très difficiles, puis vers la région parisienne surtout, et dans une moindre mesure vers Le Havre, le Maine-et-Loire, le Bassin parisien, Jersey, le Canada, très peu vers l'Algérie. Mais l'émigré breton y trouve rarement l'aisance financière.

Dans cet ouvrage de synthèse sur un siècle d'histoire économique et sociale, qui vient combler un manque, les exemples et études de cas abondent, facilitant les comparaisons et montrant le quotidien des hommes, des femmes et des enfants de ce département. Le travail éditorial rend la lecture très plaisante, le texte est agrémenté de nombreuses reproductions de cartes postales, mais aussi de tableaux et de cartes en couleur constitués par l'auteur à l'appui de son propos, qui contribuent efficacement à faire percevoir les nuances géographiques, celles bien connues entre le littoral et l'intérieur, et des nuances plus locales. Enfin, la richesse des hypothèses et des conclusions que l'on peut retirer de l'exploitation des sources manuscrites et imprimées plaide en faveur d'une histoire locale rigoureuse, à laquelle la collection « Histoire localisée » entend redonner de la visibilité.

Gwladys LONGEARD

Philippe MARTIN, *Dans les pas de la chaussure nantaise : une histoire de l'industrie de la chaussure et du cuir à Nantes (du XVIII^e siècle à nos jours)*, Nantes, Éditions Coiffard, coll. « Entreprise et patrimoine industriel », 2022, 280 p.

Après un livre consacré à l'industrie des engrais à Nantes¹⁸, Philippe Martin propose un nouvel ouvrage traitant cette fois de l'industrie de la chaussure et du cuir. Jusqu'alors, ce secteur restait méconnu : en effet, la chaussure nantaise n'a pas acquis la renommée de celles de Fougères, du Choletais, de Romans ou de Nancy et les historiens se sont surtout intéressés aux grands secteurs industriels liés à l'activité maritime nantaise. Or, à Nantes, l'industrie de la chaussure et du cuir a été importante, dynamique, innovante et ses productions ont connu une réelle

18. *L'or brun de l'estuaire : l'industriel, le port et le paysan*, cf. mon compte rendu dans les *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne*, t. xcvi, 2017, p. 519-522.

renommée. Elle est, de plus, originale, par l'association, à son origine, entre tanneurs à l'activité florissante et fabricants de chaussures, alors qu'à Fougères ou Romans, elle succède à une activité textile en repli.

L'ouvrage se propose de retracer l'histoire, du XVIII^e siècle à nos jours, de cette industrie en présentant acteurs, lieux de production, techniques, innovations, produits, débouchés et évolution. Cette recherche a mobilisé d'importants fonds d'archives notamment privées provenant de familles d'industriels nantais. Abondamment illustré, le livre fait largement appel aux supports publicitaires – dont nombre étaient jusqu'alors inédits – conçus par des affichistes de renom. Outre ces supports, se trouvent des plans et des photos de nature diverse, dont l'impression numérique et parfois la petite taille nuisent à la lisibilité. Par ailleurs, l'ouvrage ne comporte ni tableaux ni graphiques qui auraient pu contribuer à une meilleure visibilité de certaines informations.

L'ouvrage s'ordonne en six parties selon un plan chronologique.

La première partie (du XVIII^e siècle à 1840) présente la situation jusqu'à la naissance du modèle industriel de fabrication de la chaussure. À Nantes, depuis le premier tiers du XVIII^e siècle, à partir d'animaux élevés en Bretagne, des tanneurs produisent une grande quantité de peaux dont une partie est destinée à l'exportation vers le Portugal (et de là au Brésil), et surtout, l'Espagne et les « Isles »... La production du cuir et des chaussures est assurée dans le cadre des corporations spécialisées (tanneurs, corroyeurs, cordonniers ou mégissiers), mais aussi d'une manufacture de tannerie, dans un premier temps royale, qui utilise une méthode « anglaise » faisant appel à l'acide sulfurique et non à la chaux dans les premières étapes de préparation de la peau. Lors de la Révolution, les guerres stoppent les exportations, mais créent un nouveau marché : celui de la fourniture en cuir et en chaussures pour les « troupes de la République », la production étant organisée dans un atelier dirigé par l'État. Les premières décennies du XIX^e siècle sont marquées par une certaine reprise des exportations et tout particulièrement du « veau blanc », produit phare de la tannerie nantaise, alors qu'apparaissent, aux côtés d'un artisanat – produisant des chaussures sur mesure – toujours dominant, les premières fabriques de chaussures.

Ce modèle industriel s'affirme, de façon précoce (à partir de 1840 ; pour Romans et Fougères, 1850-1860) et importante. Il se caractérise par la spécialisation selon des techniques de fixation des semelles (chaussures cousues, vissées ou cloutées) et par une intégration verticale (tannerie-corroierie-fabrique de chaussures) qui s'impose comme un modèle. Il en résulte d'importantes unités de production, de plus en plus mécanisées, où les tâches sont spécialisées afin de produire des « chaussures en gros », à l'image de celle d'André Alexandre Suser. Toutefois, ce modèle n'exclut pas d'autres modes de production comme le travail à domicile, « à façon », encore très présent. La production standardisée est très largement destinée aux troupes et à l'exportation vers les « Amériques » et les colonies, le marché national restant encore faible. Des tanneurs, quant à eux, développent de nouveaux

produits comme le « cuir verni ». Sous le Second Empire, la mutation s'accélère. Les industriels nantais font preuve d'innovation tant dans leurs productions (chaussures « chevillées », chaussures imperméabilisées grâce à l'emploi du « papier métallique en double d'étain »...) que dans leurs procédés de fabrication (réduction de la durée du tannage) et profitent des Expositions universelles de Paris en 1855 et 1867 pour promouvoir la diversité et la qualité de leurs produits.

Entre 1870 et 1914, les demandes militaires restent importantes (service militaire obligatoire généralisé) mais portent sur des modèles spécialisés produits par la société Alexis-Godillot (installée, un temps, à Nantes), alors qu'après 1880 les marchés à l'exportation se réduisent en raison de l'essor des productions nationales. Le recul de deux débouchés traditionnels est cependant compensé par le développement de la demande populaire intérieure favorisée par le développement des grands magasins dotés de succursales et des magasins spécialisés de chaussures. Cette augmentation de la demande intérieure, alors que la concurrence se renforce, conduit à une diversification de l'offre et à une baisse des prix. D'une part, cette adaptation suscite l'apparition de nouveaux procédés techniques : en tannerie, le « veau blanc » et le « veau ciré » sont supplantés par le « *box-calf* » obtenu par un traitement chimique des peaux au sel de chrome ; ce procédé, plus rapide et donnant des produits de qualité, favorise les productions américaine et allemande. D'autre part, cet effort conduit à une plus grande concentration de la fabrication dans des usines pourvues d'une nouvelle génération de machines (telle la machine Goodyear) – le travail à domicile disparaissant – aux mains d'une nouvelle génération d'industriels nantais, comme les Lemoine ou les Perrouin. Toutefois, à Nantes, l'industrie de la chaussure ne connaît pas l'essor que l'on constate à Fougères ou à Romans qui deviennent, à la fin du XIX^e siècle, les plus grands centres de fabrication de chaussures en France.

Lors de la Première Guerre mondiale, l'industrie de la chaussure et du cuir à Nantes connaît une période faste. Elle bénéficie des commandes de l'armée et du programme de la « chaussure nationale » (fabrication de sabots et de galoches) développé en direction des civils. Les bénéfices engrangés permettent de nouveaux investissements dans des usines plus grandes et plus performantes. À partir des années 1920, apparaissent de nouvelles productions – chaussures légères (sandales) ou d'intérieur (chaussons, pantoufles) – assurées par des petites fabriques, plutôt liées au textile, alors que la production de chaussures de ville, en cuir, est concurrencée par l'usage de caoutchouc qui est le fait, à Nantes, des établissements Dubo (créés en 1925 par Dumonthier et Beau). Ces derniers produisent des semelles et des talons en caoutchouc, ainsi que la « pantoufle du Docteur Émile Berard » vendue en pharmacie et répondant à un besoin de confort. Les tanneries et corroieries connaissent, quant à elles, un mouvement de concentration et de mécanisation (usage des marteaux mécaniques dont les nuisances suscitent les protestations). Les années 1930 sont marquées par la crise économique et une concurrence accentuée (française avec les chaussures André, étrangères surtout avec les chaussures Bata)

qui provoquent, en dépit de mesures protectionnistes (loi Le Poullen, mars 1936), le déclin des tanneries et de la production des chaussures en cuir : en 1940, ne subsiste qu'un seul fabricant important, les établissements Lemoine.

La Seconde Guerre mondiale terminée, commence la reconstruction des usines qui ont pâti des bombardements. Seule la fabrique Lemoine produit encore des chaussures de ville de qualité (« cousu Goodyear »), alors qu'une nouvelle génération d'entrepreneurs se lance dans la production de chaussures légères. De son côté, Dubo propose de nouveaux produits : bottes en caoutchouc, espadrilles et semelles pour chaussures de sport. Mais les délocalisations vers le Choletais, en plein essor dans les années 1950, commencent, puis les années 1960-1970 sont marquées par les restructurations industrielles et la montée en puissance de la concurrence étrangère. Il en résulte la disparition progressive des derniers pans de l'industrie nantaise de la chaussure et de ses filières annexes, trop peu importantes pour faire l'objet de prises de contrôle par de grands groupes, et positionnées dans des secteurs en perte de vitesse (chaussures de qualité) ou très concurrentiels (pantoufle). En 1956, Dubo est absorbé et Lemoine ferme en 1969.

La dernière partie a pour titre : « Aujourd'hui, que reste-t-il de l'industrie nantaise de la chaussure et du cuir ? ». Des éléments patrimoniaux, dispersés au cœur de la ville de Nantes où ne s'est pas constitué un « système industriel localisé » comme Fougères. Mais l'aventure se poursuit avec la présence d'ateliers créatifs qui maintiennent l'activité innovante sensible au développement durable.

L'ouvrage comporte encore des encadrés « Le saviez-vous ? » consacrés à des présentations « Qu'est-ce qu'une chaussure ? », des « figures » (Julie Piller, et d'autres), des thèmes (les systèmes productifs de Fougères et du Choletais ; les industriels de la chaussure et le catholicisme social ; semelles de cuir et caoutchouc, leur incidence sur la santé ; les fabricants de feutres ; la fabrication de la charentaise ; Nantes haut lieu de la fabrication d'extraits tannants : Jacques Demy raconte *Le sabotier du Val de Loire* ; la fabrication de machines pour chaussures).

L'ouvrage se complète de l'indication de sources et d'une biographie substantielle mais ne comporte pas d'index, ce qui aurait pourtant été utile pour ce livre qui explore les domaines techniques, mobilise les informations nombreuses et retrace une histoire riche de noms et de lieux.

Alain GALLICÉ